

Les personnages sont habillés de costumes traditionnels semblant sortir en droite ligne de chez Ponton; ils évoluent dans des décors simplifiés où ils jouent des saynètes d'allure parabolique au dialogue chargé d'allusions sociologiques; un anachronisme constant et

délibéré règle les rapports entre les protagonistes et le contexte. Cet amalgame insolite n'est pas sans rappeler certains films de Godard, notamment **La Chinoise** et **Week-end** où semblablement le primarisme tout apparent du style et l'assomption volontaire de moyens réduits contribuaient à la création d'une esthétique particulière à la mesure du sujet traité.

Ici, ce qu'on veut mettre en question, c'est une transmission de mythes à travers un milieu scolaire particulier. C'est donc selon l'imagerie habituelle des vieux manuels qu'on présente le coureur des bois, le "sauvage", le missionnaire, la femme de colon. C'est donc dans le style des "séances" de collège et des "pageants" historiques à la Gustave Lamarche que certaines séquences sont mises en scène, que s'expriment les personnages les plus engoncés dans la tradition, la femme et le curé. Le coureur des bois, lui, représentant de la vitalité de la race, ne s'embarrasse pas de subtilités de langage et use d'un verbe dru et vert, plus populaire que nature. Quant à l'Indienne, son rôle de victime la réduit au silence, quitte à la laisser monologuer en voix off un texte poétique accompagnant périodiquement une image fixe évocatrice de la vie libre dont on l'a privée.

C'est d'une prise de conscience apparemment que le film veut être à la fois le reflet et le moteur. Prise de conscience (confuse) de sa condition d'exploité (et d'exploiteur) par le héros et symboliquement par le peuple qu'il représente. Prise de conscience de la falsification de l'histoire au point d'en supprimer la représentation traditionnelle mensongère (épisode du commis-voyageur) de telle sorte que la permanence des mythes ne

puisse en assurer la survivance (épisode de l'hôpital). Les mythes d'ailleurs n'ont plus leur place dans un monde contemporain devenu plus lucide; ils sont inadaptés et maladroits, ils sont voués à l'extinction par l'oubli ou la suppression pure et simple.

C'est donc à un amusant et navrant puzzle idéologique que s'est livré Jean-Pierre Lefebvre dans son dernier film; amusant et navrant parce qu'on y retrouve les qualités et les défauts de l'auteur quand il se laisse aller à son penchant persifler en même temps qu'il se croit investi d'une grave responsabilité d'animateur social. Le talent intimiste qu'il a manifesté en particulier dans **Il ne faut pas mourir pour ça** et **La chambre blanche**, cette pudeur poétique qui est sa vraie nature prend alors le masque de la désinvolture impudente et confond le canular avec le pamphlet, l'esprit "carabin" avec le trait satirique. Si bien qu'en fin de compte, son oeuvre prend l'allure d'un film pour copains, d'une "conscientisation" pour "conscientisés", où une fausse naïveté donne le change sur une complaisante facilité à tomber dans les contestations à la mode. Si bien qu'en dénonçant de fausses représentations de l'histoire, on ne propose en échange que des notions simplistes et arbitraires qui ne sont pas plus fidèles à la complexité des faits. La démystification qui n'arrive qu'à remplacer d'anciens mythes par de nouveaux, est-ce vraiment de la lucidité ?

Robert-Claude Bérubé